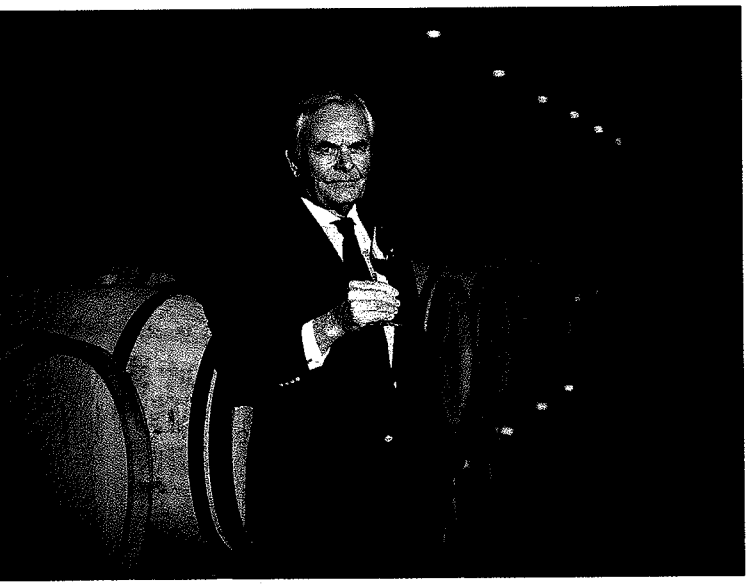
Bernard Magrez

Le Bacchus français

Si Cadet Roussel avait trois maisons, lui a trente-cinq châteaux... Présent dans une dizaine de pays, il s'est constitué un empire viticole avec un maître mot : la qualité. Rencontre avec le nouvel homme fort du Bordelais.



« **Le Pape Clément 1990 :** si je pouvais réussir un tel vin chaque année ! »

PHOTOS : RICHARD MELLOUL POUR TV MAGAZINE

Cet homme-là convertirait la planète en un immense champ de vignes s'il le pouvait. Le vin est pour lui la plus belle conquête de l'homme. Il a la rage et le courage, l'obsession de faire toujours mieux, d'atteindre les sommets, et quand bien même réussirait-il qu'il se tracasserait encore. Ce vigneron aux 35 châteaux, qui produit aujourd'hui 1,5 million de bouteilles de grands crus pour 40 millions d'euros de chiffre d'affaires, quand il vous regarde déguster, a toujours dans les yeux l'inquiétude d'un écolier qui vient de rendre sa copie. Les grands moments de sa vie ? Cette note de 100 sur 100 pour son Château Fombrauge que lui a donnée Robert Parker, l'« Américain-bouche d'or », le dégustateur qui fait la réputation des vins outre-Atlantique. Ou alors un millésime, comme ce Pape Clément 1990, *« le plus beau que j'aie jamais fait. Ah, si je pouvais réussir un tel vin chaque année ! »*, soupire-t-il. Ou encore l'acquisition d'un de ses châteaux en Médoc, comme en l'an 2000 celui de la Tour Carnet, une merveille du XII[e] siècle entourée de douves d'eau claire, et convoitée par le Tout-Bordeaux. A moins que ce plus grand moment de sa vie ne soit pas encore arrivé, parce que rien ne remplacerait à ses yeux un premier cru « classement 1855 », dûment répertorié rive droite ou rive gauche. Un premier cru, cette perle rare, ce trésor, ce chef-d'œuvre, le Graal après lequel on court toute une vie et que Bernard Magrez est prêt à tout pour obtenir. Son Pape Clément, en terre de Graves, fleuron de sa collection, situé à deux pas de vendangeurs de Haut-Brion, ne déparerait pas au sein de cette haute aristocratie, mais il n'y figure pas... Aussi, lors d'une dégustation à l'aveugle du millésime 2000 par le Grand Jury européen, lorsque son vin est arrivé en tête, surclassant les grands médocs, les saint-emilion et les pomerols, en avait-il éprouvé une joie profonde, intime, indicible...

Un CAP d'affûteur de scies

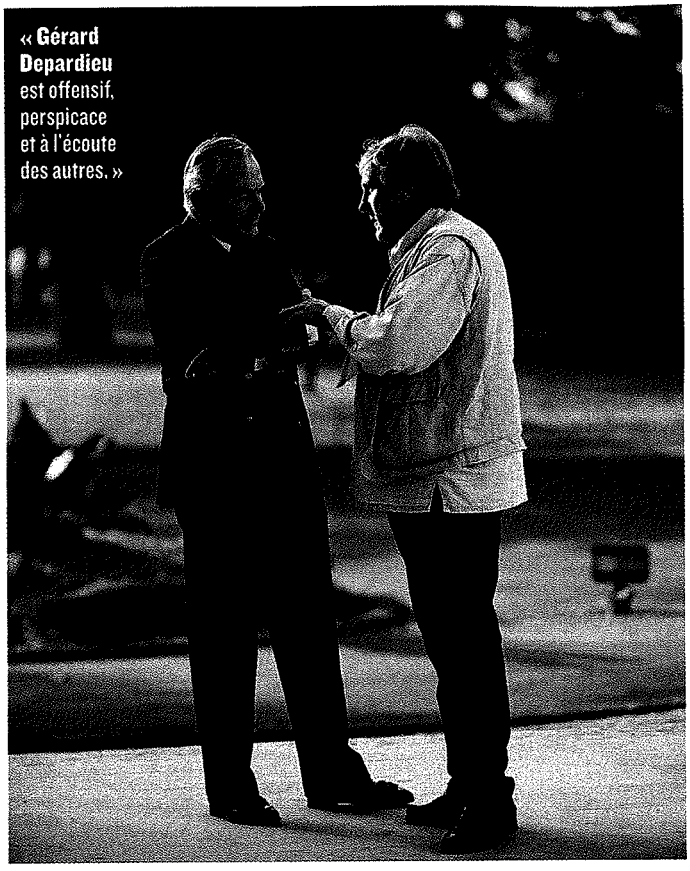
Il raconte volontiers son enfance difficile. C'est sa façon à lui, fils d'entrepreneur en maçonnerie, d'expliquer qu'il a été élevé à la dure, et qu'il a dû faire ses preuves, parce qu'on ne lui pardonnait rien. Et surtout pas un père avec lequel il est en conflit

Le château de Péronne en Côtes de Blaye, acheté il y a dix-sept ans, abrite sa collection de voitures.

durant toute son adolescence. Au point que ce dernier l'expédie à Luchon dans une école du bois pendant trois ans. Il en sort avec un CAP d'affûteur de scies qui ne lui servira guère. Accueilli ensuite dans le giron de Jean Cordier, négociant et charismatique propriétaire, entre autres, des châteaux Talbot et Gruaud Larose, il commence sa fulgurante ascension. D'une petite boutique où il vend du porto, il va faire une énorme entreprise. On est au début des années 60. Une révolution commerciale née aux Etats-Unis s'apprête à déferler sur l'Europe : les supermarchés. La chance. « *Le premier hypermarché Carrefour ouvre en 1963. C'était à Sainte-Geneviève-des-Bois*, se souvient Bernard Magrez. *Ma maison, à l'époque, est toute petite. Alors je frappe à la porte de ces grandes surfaces à mesure qu'elles s'installent. Toutes les villes veulent la leur. C'est la folie. De vraies cités champignons. Il y a les Codec, les Euromarché, les Carrefour... On court pour fournir tout le monde et tout mettre en place. En plus du porto, je propose du whisky. Mes marques deviennent très vite les premières du marché. J'ajoute la tequila. En quelques semaines, elle est leader à son tour. Puis je crée William Pitters... c'était il y a vingt-cinq ans. Il deviendra le whisky le plus vendu dans l'Hexagone.* »

Ainsi vient la fortune. Avec tout ce cash, Bernard Magrez crée aussi sa marque de vin de moyenne gamme, Malesan, 30 millions de bouteilles par an, c'est-à-dire la plus forte vente de vin de Bordeaux en France. Il vient de s'en séparer pour se consacrer aux grands vins. Les quantités sont moins importantes, mais les domaines qu'il acquiert sont classés. Une manière comme une autre de devenir vertueux. Il bichonne désormais ses grands crus.

Il signe tous ses châteaux de son nom. Il veut l'imposer tel un gage de qualité comme il y aurait un Bernard Magrez Premier cru. Outre Pape Clément, ses domaines stars se nomment la Tour Carnet, Fombrauge, les Grands Chênes et Poumey. Les autres : quelques-uns en Côtes ...



« **Gérard Depardieu** est offensif, perspicace et à l'écoute des autres. »

PHOTOS : RICHARD MELLOUL POUR TV MAGAZINE

Cyrano sur les terres de Montesquieu

... de Bourg, Côtes de Blaye, et cinq en Languedoc, puis sept à l'étranger : Espagne, Californie, Maroc, Uruguay, Argentine, Japon, Chili. En tout, 2 000 hectares de vignes à travers les continents. Il est même allé en Chine. « *J'y suis resté pendant dix ans,* dit-il. *On y faisait du bon vin blanc. J'étais propriétaire à 95 %, les Chinois, à 5 %... notre entente n'a pas tenu...* » Il a dû tout quitter en leur abandonnant le mode d'emploi et le capital ! « *Je ne suis pas un collectionneur de châteaux,* explique-t-il, *je poursuis simplement l'aventure du vin. Il y a dix ans, on était attaché à un seul vin, toujours le même. On ne variait pas ou peu. Aujourd'hui, on va à la découverte de nouvelles émotions. Et moi, je réponds simplement à la demande des consommateurs. Quant à la crise, elle va bientôt finir.* »

Bernard Magrez a deux hommes dans sa vie : Gérard Depardieu et Michel Rolland. Un acteur et un œnologue. Parfois, les rôles sont inversés. L'acteur traite le vin avec une passion d'œnologue, et l'œnologue occupe la scène vineuse internationale avec un brio d'acteur. L'un est son associé à 50-50 sur 70 hectares de vignobles à Bordeaux et en Languedoc. L'autre, Michel Rolland, s'emploie à faire le meilleur vin possible sur l'ensemble de ses domaines. Salut les artistes ! Depardieu a déboulé un jour à Pape Clément. Volubile, enthousiaste, insatiable, la curiosité au bord des lèvres, Cyrano sur les terres de Montaigne et de Montesquieu, a fait son numéro d'enchanteur face à Magrez le discret. Dans le Bordelais il y a deux cépages rois pour les vins rouges : le cabernet-sauvignon et le merlot. Le premier donne sa structure au vin, sa charpente, sa rigueur, le second sa chair, son enveloppe, sa sensualité, voire l'exubérance. Dans l'assemblage Magrez-Depardieu, il est facile d'identifier l'un et l'autre : Magrez – cabernet, Cyrano – merlot !

« *J'ai une grande affection pour cet homme,* reconnaît Bernard Magrez. *Avec tous ses défauts, toutes ses qualités. Gérard est un homme qui vit de mots. Il est offensif, perspicace, à l'écoute des autres. Il vous vole votre temps de parole, mais dans le peu qu'il vous a laissé, il vous a écouté, et compris.* »

« Je fais comme si je ne devais jamais mourir »

Quant à Michel Rolland, l'autre homme de Bernard Magrez, il fait aussi le bonheur d'une bonne centaine de propriétaires qui lui ont confié les destinées de leurs châteaux à travers le monde. « *Pendant longtemps, à Bordeaux,* explique Bernard Magrez, *Michel Rolland a eu tout le monde contre lui. Il n'était qu'un petit œnologue, mais il avait des idées. Il a ouvert un laboratoire d'analyses vinicoles à Castillon-la-Bataille et il a travaillé. Son principe de base consiste d'abord à réduire les rendements, puis à ramasser le raisin à pleine maturité, c'est-à-dire au moment où la peau des grains commence juste à flétrir. On obtient ainsi des vins fruités dont les tanins sont parfaitement arrondis. Un jour, je lui ai demandé ce que je pouvais faire pour améliorer encore Pape Clément. Il m'a dit : c'est une folie, mais si tu peux, égrène tes raisins à la main, grain par grain... C'est ce que j'ai fait. Le résultat a donné des merveilles. Et tout le monde m'a imité.* »

Ce qui pousse Bernard Magrez ? « *Je ne me pose pas de question,* répond-il. *Je ne sais pas... L'envie de ne pas me retrouver sur le porte-bagages et d'attendre que ça se passe... J'ai 73 ans et je fais comme si je ne devais jamais mourir.* »

JEAN-FRANÇOIS CHAIGNEAU

« **Mes voitures** sont un bon investissement, on emmène les clients dîner dans l'un de mes châteaux ou faire un pique-nique. »

Un collectionneur compulsif

« J'ai huit voitures. Je ne ne sais pas si c'est une collection ou un début seulement... Il y a quelques Rolls-Royce que j'utilise pour l'œnotourisme. Finalement elles sont un bon investissement. On emmène les clients dîner le soir dans l'un ou l'autre des châteaux, on apporte aussi quelquefois le panier pique-nique, à l'anglaise. La formule plaît beaucoup. J'ai commencé, il y a quinze ans, par acheter une Mercedes 190 SL, et puis j'ai trouvé des Rolls à Londres et aussi une Jaguar Type-E. Ça c'est enchaîné, j'en ai acheté quelques autres. Un jour j'ai arrêté. C'était une passade. Il y a un matin où on se dit « pourquoi pas ? » et on s'arrête de même... Autre collection : pendant quinze ans, j'ai cherché des bronzes anciens du XIXe siècle, de Bari, Bugatti et d'autres. Je suis allé à Londres, New York ou Bruxelles pour en voir... Il faut promener longuement l'œil sur la patine et la ciselure pour apprécier un beau bronze. Pendant des mois, j'allais passer une heure chaque semaine au musée des Arts décoratifs ou au musée Rodin, tout seul. Je contemplais ce qui me plaisait et je repartais. Plus tard, quand j'ai connu Bernard Buffet, il a peint un tableau sur Pape Clément qu'il m'a donné, une nature morte. Alors je me suis entiché des natures mortes et plus précisément des natures mortes aux fleurs des XVIe et XVIIe flamands. J'en possède une quinzaine. Aujourd'hui, j'ai tempéré mes ardeurs. Mais je ne revends rien, je garde tout. Même si j'ai fait des erreurs, je ne pourrais pas me débarrasser des objets que j'ai tant aimés. »

J.-F. C.